

BOURBOURG ET ENVIRONS

SOLIDARITÉ

POUR LES FEMMES

BOURBOURG Les équipes de Gynécologie sans frontières viennent en aide aux femmes.

LES FAITS

- **Le 8 mars, c'est la journée de la femme.** L'association Gynécologie sans frontières prend soin des femmes (et des enfants) au camp de la Linière.
- **Le camp de base est installé à Bourbourg** depuis novembre 2015. L'association occupe deux logements. De là, l'association rayonne dans toute la région.
- **Fin février, la barre des 4 000 actes assurés** par l'organisation en un peu plus d'un an sera franchie. Au 31 décembre 2016, GSF a assuré 3 360 actions.
- **Nous avons suivi le travail de l'équipe** le temps d'une maraude.

Des enfants insoucians qui sourient et courent entre les shelters. Des hommes qui usent leurs chaussures sur les cailloux de la Linière. Et des femmes qui tentent de continuer à en être durant cet exode forcé. C'est pour elles que Gynécologie sans frontières a monté la mission Caminor (Camps de réfugiés du Nord de la France). Et c'est aussi pour elles qu'Odile et Camille ont entamé 15 jours de bénévolat. Sur leur temps de vacances. Une première pour Ca-

mille, venue là « par solidarité », dit-elle pudiquement. Odile, elle, arrive de Detroit, dans le Michigan où elle vit. « En 2013, j'ai déjà fait une mission de trois semaines à Zaatari, en Jordanie. Un camp de réfugiés de 80 000 personnes. » Loin des 1 700 âmes de la Linière. L'échelle est différente, les besoins sont identiques.

« Si je fais une bonne année, je reviens 15 jours en décembre. »

Chaque jour, en fin de matinée, une équipe de GSF fait sa maraude. De shelter en shelter, elle prend des nouvelles des femmes, des enfants. Le camp compte six futures mamans. Chiffre très aléatoire. Les bénévoles doivent se résoudre à soigner des gens de passage. Pas facile dans ces conditions d'assurer un suivi. Mais le temps de leur présence à Grande-Synthe, elles, mais aussi leurs enfants, peuvent compter sur les équipes de GSF qui leur courent parfois après. « C'est toujours comme ça... Ils ne viennent pas spontanément, mais une fois que c'est bon, on les voit de plus en plus. » Entre la maraude matinale et les consultations de l'après-midi au sein du Health Center, le repas, pris sur un coin de table, est frugal. Dans leur cabinet « très correct », les deux

L'ARGENT, LE NERF DE LA GUERRE

GSF dispose uniquement de deux salariées, basées à Nantes au siège. « Dont une qui se consacre essentiellement à la mission dans les camps », explique le Docteur Richard Matis, vice-président de l'association et praticien à Armentières. « Nous recevons zéro subvention de l'État. Nous fonctionnons avec des dons ou des subventions. On a eu 20 000 euros de la Délégations aux droits des femmes et à l'égalité (DDFE) et 18 000 euros du Conseil départemental du Nord. La ville de Grande-Synthe nous soutient, en nous prêtant des appartements pour les bénévoles. » Le reste vient de fondations privées. « Mais au début, ces fondations bottaient en touche... Aider, pas aider ? Il y a eu une période de flou en raison des attentats. Aider les réfugiés, ce n'était pas aussi évident que de donner pour le Téléthon ! Puis, le camp de la honte de Grande-Synthe a été médiatisé... On a reçu un fonds par une fondation privée et des donateurs via notre site. (gynsf.org). » Aujourd'hui, le Docteur Matis doit rédiger un rapport qui lui servira pour chercher de nouveaux financements.



Tous les matins, une équipe part en maraude dans le camp de la Linière. Une seconde va au devant des femmes dans les autres camps ou zones qui accueillent des réfugiés.

186 000

Les dépenses de GSF s'élèvent à 186 000 euros. La colonne recettes atteint 187 000 euros.

sages-femmes pointent les rendez-vous, font le point sur ces femmes qui ne sont pas venues ou celles qui sont retournées sur le chemin de l'exode. « Tous les matins, détaille Camille, on essaye aussi de voir avec l'Afeji pour savoir s'il y a des femmes et des enfants arrivés dans la nuit. On leur explique qu'on existe. » Une mission complexe qui laisse une part à la frustration de ne pas savoir ce que deviennent les femmes et les enfants. « Deux bébés sont partis cette nuit », constatera une bénévole. La bienveillance du duo de sages-femmes force le respect. Un peu d'humanité à la croisée des chemins. Si les réfugiés sont de passage, des bénévoles reviennent. Elle n'était là que depuis quatre jours, mais Camille l'assurait : « Si je fais une bonne année financière, je reviendrai 15 jours en décembre. » ■

SUZANNE URGACZ



L'après-midi, les bénévoles reçoivent les femmes en consultation.

BOURBOURG ET ENVIRONS



giées.

MAKWAN, TRADUCTEUR BÉNÉVOLE ET PASSIONNÉ DE CAMUS

« Sans lui, on ne pourrait rien faire », témoignent Camille et Odile. Les deux sages-femmes assurent la maraude et les consultations avec leur traducteur, Makwan Hassan, un Kurde irakien. Dans le camp de la linière, 90 % des réfugiés sont kurdes. « Peu parlent anglais... », explique Odile. D'où la nécessité de la présence d'un traducteur français/kurde. Ce qui n'a pas toujours été le cas. « Quand on n'en a pas, c'est dur de communiquer, on essaye de trouver quelqu'un qui parle bien anglais. Mais on n'est jamais certain que le message passe bien », explique une bénévole. Makwan a 30 ans. Il est né à Halabja, ville bombardée par le gaz chimique sous le régime de Saddam Hussein en 1988. Il a fait une licence en lettres et langue française à Erbil, capital du Kurdistan irakien en 2009. Après ses études, il a commencé à travailler en tant qu'interprète pour une entreprise chinoise puis canadienne pour pétrole. En 2011, il obtient une bourse pour poursuivre ses études supérieures en France. Arrivé fin 2011 à Vichy, il y passe sept mois pour suivre un stage de langue. Passionné par Albert Camus, il a rédigé son mémoire sur « L'Étranger » et sur « Le Procès de Kafka ». Il a obtenu un master de littérature à l'Université de Bretagne-Sud. Correspondant d'une télévision kurde (NRT) en France jusqu'en fin 2015, il est ensuite rentré au Kurdistan travailler au siège de la chaîne comme rédacteur et interprète simultanément anglais et français. Il a également déjà travaillé, toujours comme interprète, au Kurdistan, pour l'Armée française. Makwan travaille trois jours par semaine avec les psychologues qui



Makwan travaille bénévolement pour Gynécologues sans frontière depuis un mois. Il assure la traduction en kurde.

prennent en charge les migrants, il a déjà coopéré avec Médecins du monde. Il collabore aussi bénévolement pour Gynécologie sans frontières depuis un mois. L'association n'a pas les moyens de le salarier, mais il est logé dans les collocations des équipes de Gynécologues sans frontière. Sa fonction, auprès des sages-femmes ou des psychologues, fait qu'il rentre dans l'intimité des femmes, des hommes et des enfants. « En consultation de psychologie, j'entends des choses horribles. Il y a des parcours très difficiles ! Je rencontre des gens très touchés. Mais il faut rester professionnel. » ■ S.U.

QUESTIONS A...



DOCTEUR
RICHARD MATIS,
VICE-PRÉSIDENT
DE GSF

« Deux tiers ont subi des violences »

À quand remonte votre engagement ?
Je suis rentré au sein de Gynécologues sans frontière en 1999. J'en suis le vice-président exécutif depuis 2014. Je travaille en binôme avec une sage-femme de Saint-Omer, Alexandra Duthe. Elle coordonne les équipes, c'est elle qui assure tout le suivi.

Comment est arrivé GSF dans la région ?
Alexandra Duthe, qui a fait une mission dans le camp de Zaatari, en Jordanie, a mis en lumière la situation des femmes dans les camps de la région. GSF intervient à l'étranger. Pourquoi pas ici ? Avant, il y avait peu de femmes dans les camps. En ce moment, il y a 10 % de femmes, avec des enfants notamment.

Depuis quand GSF assure sa mission dans la région auprès des réfugiées ?
On a commencé en octobre 2015 avec deux bénévoles et un véhicule. Au départ, on s'occupait de plusieurs camps : Calais, Grande-Synthe, Norrent-Fontes, Steenvoorde, Angres, Tétèghem... On avait un dispensaire mobile de gynécologie.

Quelles sont les missions de GSF ?
Le but n'est pas de se substituer aux structures existantes, mais d'accompagner physiquement les femmes vers les centres de santé aux alentours : les maternités, PMI, les hôpitaux avec qui nous avons de bonnes relations. Il y a peu, nous avons envoyé une femme au CHRU

qui venait d'accoucher. Son taux de plaquettes était très bas ; on n'avait jamais vu ça.

À quelles pathologies faites-vous face ?
L'IVG, la grossesse, tout ce qui est aussi gynécologie en situation de précarité. Mais il y a aussi tout ce qui est lié à la violence vécue dans les camps ou sur tout le parcours migratoire. Deux tiers des femmes ont subi des violences à un moment ou à un autre. GSF prend aussi en charge les femmes violées.

Aujourd'hui, combien êtes-vous ?
On a doublé les équipes. Il y a toujours deux binômes qui tournent, plus deux bénévoles coordinatrices, Léa et Claire, qui travaillent en lien avec les refuges et le Women's Center de Grande-Synthe. Elles sont logées à Bourbourg, dans les appartements appartenant au CCAS de Grande-Synthe. Ils servent de lieu de vie et de bureaux. Nous disposons aujourd'hui de trois véhicules. Depuis Noël, nous avons aussi à Bourbourg, un troisième appartement qui sert de refuge pour les femmes qui viennent d'accoucher ou en grande vulnérabilité.

Y a-t-il eu des moments difficiles ?
Le démantèlement de Calais, c'était dur pour les équipes émotionnellement. Et c'était très moche au niveau symbole.

Si vous aviez un souhait...
La Linière est en bout de course. Il faudrait refaire des shelters de meilleure qualité avec un espace femmes et enfants. Médecins du monde va sortir une lettre à l'occasion de la Journée de la femme, le 8 mars. Ils vont réclamer l'ouverture d'un centre d'hébergement pour les femmes, à Calais. Il y a un centre vide. Mais ça ne serait pas politiquement correct de rouvrir Calais.

LES AUTRES POINTS

1 969 jours de bénévoles pour les J15 et H8

C'est le nom de code des bénévoles. Les « J15 » restent 15 jours, et les H8 restent huit heures. Les « H8 » sont essentiellement des personnes de la région qui reviennent de façon régulière. GSF peut compter sur une bonne dizaine de bénévoles récurrents et locaux. Ils viennent de Lille, Arras, Saint-Omer, Armentières... 107 « J15 » et 48 « H8 » sont déjà passés dans les camps de la région. Ce qui représente près de 1 969 jours de bénévolat.

GSF recrute

L'activité de GSF a considérablement augmenté pour aller au-devant des femmes dispersées, isolées en grande vulnérabilité, dans et hors des camps. Gynécologie sans frontières fait appel aux sages-femmes et aux gynécologues de France pour des missions de deux semaines jusqu'en juillet 2017. Si vous êtes intéressé(e) : gssf.caminor@gmail.com

Des petits pots pour les bébés

Si vous souhaitez soutenir les bébés du camp, les petits pots, très importants dans le cadre de la diversification, manquent cruellement. Faute d'en disposer assez, le lait est privilégié.